

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Journal des Familles

Bureau et atelier :

8—RUE BONSECOURS—8

MONTREAL.

SOMMAIRE :—Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite) ; LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite) ; Théâtre : AVENTURES TRAGIQUES D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET, par Laurent ; Poésie : LA JEUNE MERE AU CHEVET DE SON FILS, par Félix G. Marchand ; Hygiène pratique ; Jeux et divertissements ; Le parfait cordon bleu ; Recettes familiaires ; L'esprit de tout le monde ; Musique : Plus on est de fous plus on rit à table.

ABONNEMENTS :

Un an.....	\$1.50 c.
Six mois.....	75
Quatre mois.....	50
Deux mois.....	25

Strictement payables d'avance.



Du Cantel lui brûla la cervelle. (Page 135, col. 2.)

La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à la page du n° 1)

CHAPITRE XXIX

Entrée triomphale à Rouen des soldats du baron de Vieuport.

Le chef de l'expédition, le baron de Vieuport, avait

divisé sa troupe en trois petits corps, ainsi qu'on l'a dit plus haut.

Vingt-cinq hommes étaient demeurés à environ un quart de lieue de l'asile des proscrits, au milieu d'une étroite clairière qui leur servait de camp volant. Ils étaient commandés par un officier et par un principal commis de la gabelle qui avait voulu assister, de loin, à la capture de leur redoutable ennemi, Du Cantel.

Ils étaient depuis quelques heures assis ou couchés aux pieds des grands arbres, jouant, jurant, dormant ou racontant des histoires de corps-de-garde, lorsqu'un

qui vive? de la sentinelle apostée leur annonça du nouveau.

C'était un des soldats du major qui arrivait avec un ordre du chef de l'expédition.

—Eh bien ! a-t-on forcé la bête dans son antre ? demanda l'officier du camp.

—Nous tenons la louve, en attendant la capture du loup, répondit en riant le soldat.

—Belle prise, une femme ! Combien avez-vous perdu d'hommes ? ricana l'officier.

—Ne riez pas, car c'est une rude femme.

—Bah ! est-ce qu'elle aurait opposé une résistance sérieuse ?

—Non ; toute la nichée a été surprise et enveloppée ; sans cela, retranchée dans sa bauge, elle était bien capable de découdre quelques-uns des nôtres.

—Mais c'est donc une famille d'enragés que ces Du Cantel ?

—Ils sont terribles. Quelle femme ! mon officier. Ah ! elle a été vraiment crâne. Songez donc. Le major de Vieupont voulait la forcer à nous révéler l'asile de son mari. Ordres, promesses, menaces, tortures, rien n'y a fait. Le major tortillait sa moustache, et vous savez que c'est mauvais signe, car cela annonce ses colères blanches qui sont épouvantables.

—Bon ! disions-nous, elle va recevoir son compte, mais nous ne saurons rien.

—Alors, un de nos camarades qui aime à rire, a eu une idée triomphante. C'est Trublot, dit *Francheu*, parce qu'il a toujours les dés à la main et qu'il triche sans cesse, c'est Trublot, dis-je, qui s'est chargé de délier la langue de la prisonnière. Il est féroce, ce *Francheu*. La Du Cantel portait dans ses bras un petit enfant, gros comme mon poing, mais joli comme un amour. Fièvre, arrogante, l'œil haut, défiant le major, elle serrait contre son cœur le mioche qu'elle enveloppait de ses deux bras, comme pour le protéger ou s'en faire un rempart.

—Bon ! voilà le côté sensible ! se dit *Francheu*.

—Avec l'autorisation du major, il s'empare du moutard, tire son sabre et menace de pourfendre l'enfant si la mère ne dégoise pas le secret de l'asile de son mari. Ah ! il fallait la voir, la lionne ! J'ai eu peur un moment qu'elle ne bondit sur Trublot et ne l'étranglât de ses mains crispées. Quelle fureur dans ses yeux ! Quel bouleversement horrible sur son visage ! c'était réellement bien amusant. Elle a jugé alors à propos de se trouver mal, puis de fondre en larmes et elle a fait vibrer les co des des supplications. Va-t'en voir s'il vient, Jean ! Le major était comme un roc et *Francheu* levait déjà le bras pour couper en deux le nourrisson qui geignait, lorsque la mère s'est mise à invoquer Dieu et le paradis, en refusant obstinément de répondre pour sauver sa progéniture. Mais il y avait là une fourmilière de femmes, de vieillards, d'enfants qui se sont mis à beugler que les oreilles en étaient étourdies.

—Meurtre inutile ! dit alors un sergent, et ces brailards, par leurs cris, vont avertir le Du Cantel, s'il revient par ici. Il vaudrait mieux, major, faire conduire à Rouen toute cette racaille, et tendre ici une embuscade.

La bête reviendra au gîte cette nuit, vous pouvez en être sûr.

—Tu as raison, dit le major à l'anspessado. Allons, tout de suite : un homme qui aille chercher le détachement laissé à la lisière du bois, pour qu'il nous débarasse de cette vermine !

L'officier à qui ce soldat venait de faire ce récit fit la grimace.

Le rôle qu'on lui imposait n'était guère brillant.

Il avait espéré coopérer à la prise du redoutable héros de Malaunay, et revenir à Rouen fier et triomphant, en faisant admirer aux belles Normandes penchées aux fenêtres sur son passage, sa belle prestance et ses airs glorieux.

Tandis qu'il allait marcher en tête d'une troupe pitteuse, amenant pour tout trophée, entre deux haies, des malheureux vieillards gémissant, des femmes en pleurs et des enfants piaillant, appelant leur mère et criant famine.

Quelle entrée martiale !

Il était furieux, notre lieutenant.

Ce ne fut pas sans manifester sa mauvaise humeur qu'il reçut des mains du major tous les malheureux que Du Cantel avait réunis autour de lui et qu'il avait promis de protéger.

Le voyage de Malaunay à Rouen fut lamentable. Les pauvres prisonniers mouraient la plupart littéralement de faim, quelques-uns expirèrent de fatigue et d'inanition au bord de la route.

On connaissait à Rouen l'expédition du major de Vieupont ; le bruit des exploits de Du Cantel s'était répandu dans la ville et y avait augmenté l'agitation déjà excitée par les récents décrets fiscaux.

La foule s'était portée du côté de Malaunay, attendant la rentrée des soldats. L'attitude de toute cette population était loin d'être favorable aux troupes de la gabelle. Une sourde colère se lisait sur tous les visages. On échangeait à voix basse des mots de rage et de protestation ; chacun se communiquait les douloureuses pensées que lui suggérait l'iniquité du gouvernement. Il y avait un ferment de révolte au fond de tous ces cœurs. Et sur ces mornes visages, dans ces regards farouches, dans ce murmure de voix menaçantes on sentait comme une révolution.

Vers sept heures du soir, ceux qui s'étaient le plus avancés hors des murs de Rouen, aperçurent la tête de la colonne qui conduisait les malheureuses familles des suppliciés, au milieu desquelles s'avancait, la tête haute, l'œil ferme, le front pâle, la vaillante femme de Du Cantel.

Un saisissement étrange s'empara des curieux et se transmit, de proche en proche, à toute la population rouennaise rangée le long de la route et dans les rues que devait traverser le cortège. Ce fut avec un profond étonnement, mêlé de pitié et d'indignation, que l'on contempla les singuliers prisonniers qu'amenait la troupe du roi.

Puis ce sentiment se fit jour avec une violence spontanée, et un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines.

Ces signes de réprobation étaient si grands, le mépris

manifesté était si violent, que les soldats en pâlirent et que le lieutenant qui les conduisait baissa le front.

C'est ce qui sauva la troupe, car si elle avait manifesté la moindre idée de répression contre les cris de la foule, elle aurait été immédiatement serrée, comme dans un étou, entre les deux haies profondes qu'elle traversait et impitoyablement massacrée, tant l'exaspération était grande.

Leur mine déconfite, leur attitude honteuse, n'attirèrent aux soldats que des huées, des vociférations injurieuses de la part des plus exaltés de la foule.

La plupart se découvraient respectueusement devant les infortunés. Des femmes plus hardies et saisies de pitié ne craignirent pas de franchir les rangs de la troupe, pour porter aux prisonniers des consolations et des vivres.

Quelques braves cœurs prirent le bras des vieillards pour les soutenir; d'autres enlevèrent les enfants dans leurs bras et marchèrent, fiers et dignes, au milieu des soldats, parmi les prisonniers qu'ils secouraient et qu'ils encourageaient.

L'officier qui commandait l'escorte jugea prudent de ne pas s'opposer à ces manifestations. Mais il rageait intérieurement, et il fit hâter le pas à ses hommes, en leur ordonnant de serrer les rangs.

Le cortège était à une centaine de pas de la prison de Rouen, lorsqu'un homme se faulant parmi les prisonniers s'approcha de Marie-Jeanne.

Les soldats étaient trop occupés à surveiller les dispositions des curieux, pour qu'ils ne fussent pas distraits de leur mission.

Aussi notre individu put-il, sans être aperçu, presser le bras de madame Du Cantel et lui glisser quelques mots à l'oreille.

Marie-Jeanne tressaillit et son visage se colora d'une lueur fugitive.

Comme on arrivait aux portes de la prison, l'inconnu profita pour s'esquiver du tumulte causé par l'entrée précipitée des prisonniers et de leur escorte qui avait hâte de se mettre à l'abri des insultes et des menaces de la multitude.

Quel était cet homme? Quelles paroles étranges avait-il prononcées pour émouvoir à ce point Marie-Jeanne qui paraissait pourtant en ce moment comme la statue de la résignation?

Avant de nous expliquer sur cet incident, d'autres événements importants sollicitent notre plume.

CHAPITRE XXX

Rira bien qui rira le dernier.

Dans la nuit qui suivit le jour où Marie-Jeanne, le Petit-Pierre et toutes les malheureuses familles des suppliciés avaient été jetés pêle-mêle dans la prison de Rouen, déjà regorgeant de paysans incarcérés, une troupe d'une cinquantaine d'hommes suivait, silencieusement et en bon ordre, la route qui conduisait de Malanay à la capitale de la Normandie.

Ils marchaient sur quatre rangs, paraissant escorter un prisonnier qui se trouvait au milieu d'eux, les mains liées, sans arme, tête nue.

Ce prisonnier, de haute mine et de fière attitude, les dépassait presque tous de la tête.

A son visage résolu, à ses yeux brûlant d'une flamme sombre, à son front hardi, à sa démarche rapide, et qui avait l'air de presser l'allure de son escorte, il semblait ne pas se préoccuper de la triste situation où il se trouvait.

Son regard s'élançait dans la nuit, cherchant à tromper les ténèbres et à pénétrer les formes vagues et indéfinies qui se dessinaient à l'horizon. Il paraissait avoir grande hâte d'arriver au lieu où la troupe le menait, sans doute dans quelque oubliette d'où il ne serait extrait, après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire, que pour être mené à la roue ou au gibet.

Les hommes de l'escorte étaient tous armés de fusils ou de mousquets. Ils portaient le costume militaire de l'époque; mais, chose bizarre, ils paraissaient fort gênés sous cet équipement. Certains étaient fort embarrassés de leurs baudriers et portaient leur arme d'une façon très inexpérimentée.

Un vrai troupier eût ri de la démarche un peu grotesque de ces soldats, qui avaient l'air d'avoir été improvisés, mais s'il se fût approché et qu'il eût pu voir leurs traits énergiques, leurs yeux farouches, leurs bras musculeux et leurs mains rudes serrant fortement l'épée ou le fusil, il eût changé d'opinion sur la valeur de cette troupe.

En tête marchaient deux hommes vêtus du costume des officiers du roi. Il y avait aussi quelque chose d'étrange dans leur aspect, mais il fallait un œil exercé pour saisir cette particularité et la nuit qui les enveloppait eût dérouteré tout regard curieux.

Une pointe du croissant de la lune piqua enfin le ciel, à l'horizon, et une lueur grisâtre se répandit dans la campagne, permettant aux objets de mieux accuser leur forme.

Le prisonnier se dressa sur ses pieds et son regard se plongea dans le lointain.

En ce moment pointèrent comme de grands mâts les flèches des nombreux clochers de Rouen.

Le visage de notre homme s'éclaira et un soupir de satisfaction profonde monta de sa poitrine; puis un sourire énigmatique plissa sa lèvre.

Cette manifestation de contentement arracha un gémissement à un être informe qui marchait à côté du prisonnier.

Petit, les épaules voûtées, la face livide, le front baissé, tout l'ensemble du corps affaibli, il allait péniblement, les mains liées derrière le dos, les jambes entravées par un forte corde qui ne lui permettait de faire que de petites enjambées, hâtant le pas sous les rudes menaces des soldats. Parfois trébuchant contre une pierre du chemin, il roulait à terre. Un violent coup de botte d'un homme de l'escorte le remettait sur pied en lui arrachant des cris et des sanglots.

Le premier prisonnier était Noël Du Cantel.

Le second, ainsi maltraité, c'était le malheureux La-

fouine qui paraissait ne pas avoir tiré de sa trahison le profit qu'il en attendait.

Comment se trouvait-il ainsi ficelé et rudoyé à ce point, bien que celui qu'il avait promis de livrer fût devenu la proie des soldats ?

C'est ce que le lecteur apprendra bientôt, s'il veut accompagner jusque dans Rouen les prisonniers que nous venons de lui dépeindre.

Le chemin que suivaient nos hommes côtoyait en le remontant le cours de la Seine.

L'eau miroitante du fleuve était traversée par une longue traînée de lumière argentée. La nuit était calme. Les bords caressés par le flot avaient de doux murmures. Quelques bateaux, tirant sur leurs amarres, gémissaient en se balançant ; les grands peupliers mêlaient à ces bruits le frissonnement sonore de leurs feuilles. Le vent commençait à fraîchir et ridait la surface de la rivière.

Cette nuit vaporeuse, ce paysage pittoresque, cette sérénité du ciel étaient réellement poétiques.

Mais la nature qui se faisait coquette, perdait son temps et ses peines ; car pas un des hommes de l'escorte ni les prisonniers ne faisaient attention au charme qui se dégageait de ces rivages.

Tous les vœux, tous les regards, toutes les préoccupations étaient dirigés vers Rouen, dont les tours, les murailles, les clochers se profilaient plus nettement.

Arrivée à deux cents toises de la ville, la troupe s'arrêta.

A quelques pas, une barque échouée sur la berge de la Seine attira l'attention du chef de l'escorte.

Une tête venait d'émerger du plat-bord de l'embarcation et paraissait regarder curieusement les hommes qui s'avançaient.

L'officier siffla d'une certaine façon. Aussitôt un homme bondit hors du bateau et s'avança rapidement vers la troupe.

Il portait le costume des paysans de l'époque : jaquette et chausses de tiretaine ; large chapeau rabattu sur les yeux.

—As-tu réussi ? lui demanda vivement le chef des soldats, dès que l'homme fut à portée de sa voix.

—Complètement.

—Tu as le mot d'ordre.

—Plus bas ! Des espions battent la campagne. L'intendant militaire est très inquiet. Rouen a pris une attitude menaçante et l'on craint en plus d'être attaqué par plusieurs bandes qui ont été signalées.

—Enfin, les mots ?...

L'homme se pencha à l'oreille de l'officier et lui glissa :

—Victoire, gloire.

—Victoire, gloire, redit tout bas l'officier à l'oreille de son interlocuteur, pour lui faire connaître qu'il avait bien saisi les deux mots.

—C'est bien cela, fit le paysan.

—Combien d'hommes de garde à la porte par où nous devons entrer ?

—Une vingtaine.

—Qui les commande ?

—Un jeune lieutenant et une anspezzade. Le jeune

lieutenant a un rendez-vous cette nuit avec une beauté facile dont il est fou. Le sergent est un vieux routier difficile à tromper. Il faudra un peu brusquer l'entrée, bien que vous ayez les mots de passe.

—Le cas est prévu et notre plan est arrêté.

—Alors tout est pour le mieux.

—Sais-tu si la garnison est nombreuse ?

—Très peu. Son Éminence a besoin de troupes pour ses guerres incessantes, et les villes de l'intérieur sont peu gardées. A part les soldats du fisc, mercenaires plus féroces que braves, il n'y a qu'un demi-escadron de cavalerie et quatre compagnies du régiment de Picardie.

Du Cantel s'était approché, sans que les hommes qui le gardaient s'opposassent à ce mouvement de curiosité.

Il tendait avidement l'oreille, cherchant à saisir les mots qu'échangeaient les deux interlocuteurs.

Le paysan vint à lui, prit les mains chargées de liens du pauvre prisonnier et les pressa avec effusion, sans crainte d'exciter les soupçons, les défiances ou les rebuffades des soldats de l'escorte.

Il se pencha même à l'oreille de Du Cantel et lui dit quelques mots qui fit rayonner de bonheur le visage de celui-ci.

—Allons ! reformez vos rangs et en marche, commanda l'officier.

La troupe s'avança résolument vers la porte nord de la ville.

A mesure qu'ils approchaient, les ombres de la nuit devenaient plus profondes, la lune étant cachée par les tours, les clochers et les hautes murailles de Rouen.

—Qui vive ? cria tout à coup la voix d'une sentinelle.

—France ! répondit une voix ferme.

—Quel régiment ?

—Picardie ! victoire ! nous ramenons ce brigand de Du Cantel.

—Ah ! le bandit ! fit la sentinelle ; son affaire est bonne.

Et le soldat de faction alla frapper à la porte du poste en criant :

—Sergent ! venez reconnaître : détachement de Picardie.

La porte s'ouvrit au bout de quelques minutes. Un vieux soudard, à mine roque, aux longues moustaches grisonnantes, s'avança prudemment, muni d'une lanterne et suivi de deux gardes.

Le chef du poste s'arrêta à cinq pas de la troupe.

—Avancez à l'ordre ! dit-il à l'officier de l'escorte.

Celui-ci n'avait pas fait deux pas qu'un violent mouvement se produisit parmi la troupe d'où partirent des exclamations de rage et de fureur.

C'était Du Cantel qui, d'un brusque coup d'épaule, avait écarté les hommes placés à côté de lui et se mettait à fuir.

Mais, dans sa précipitation, il avait pris une direction dangereuse, car il alla se heurter au sergent du poste.

Celui-ci bousculé, lâcha sa lanterne mais il arrêta le fugitif au passage.

D'autres soldats vinrent au secours de l'anspezzade,

et Du Cantel fut maintenu, malgré les efforts désespérés qu'il prodiguait.

—Mais il est enragé ! s'écria le sergent. S'il ne se tient pas tranquille je l'éventre.

—Gardez-vous-en bien ; il faut l'amener vivant ! s'écria le chef de l'escorte. Le voilà tranquille. Allons ! enfants, prenez-le et tenez-le bien. Et vous, sergent, venez ici que je vous dise les mots de passe.

Et se penchant à son oreille :

—Victoire ! murmura-t-il.

—Gloire ! lui répondit le soudard. Voilà deux mots bien choisis, ajouta-t-il, car il y a vraiment honneur à s'être emparé de ce redoutable gredin.

—Honneur et profit que vous partagerez, sergent, compléta gracieusement l'officier.

La troupe franchit la porte, entraînant ses prisonniers, Du Cantel et Lafouine.

Celui-ci, avant d'arriver sous les murs de Rouen, avait été solidement bâillonné et quatre hommes le serraient de près, rendant ainsi tout cri, tout mouvement suspect impossibles.

Le paysan avait assisté à quelques pas de là aux péripéties qui avaient marqué l'entrée du cortège dans la ville.

Dès que la porte se fut refermée sur le dernier homme, il leva les deux bras au ciel, en signe de joie et de triomphe. Puis il reprit rapidement la route qui conduisait aux bois de Malaunay, et disparut dans la nuit.

CHAPITRE XXXI

Où le lion prend la peau du renard.

Nous avons laissé, dans un chapitre précédent, Du Cantel enveloppé d'ennemis qu'il tenait en respect grâce au moulinet terrible de la lourde crosse de son mousquet.

Mais la partie était trop inégale pour qu'il ne dût pas promptement succomber.

Son attaque rapide avait un moment déconcerté les soldats du major qui s'étaient jetés sur lui et les avait fait reculer.

Mais ils s'étaient formés en un cercle qui maintenant allait peu à peu se rétrécissant et devenait infranchissable.

Cette bande circulaire, hérissée de fusils et d'épées, tenait notre héros comme en échec, et s'il n'était pas immédiatement immolé, si ses adversaires retenaient leurs coups, c'est grâce à la certitude qu'ils avaient de le prendre presque sans lutte.

—Il ne faut pas détériorer notre gibier, ricana le major.

—Nous en aurons un meilleur prix, ajouta un sergent.

—Deux mille livres, si nous le prenons vivant, dit un soldat.

—Allons ! rends-toi ! ordonna de Vieuport à Du Cantel.

Celui-ci ne répondit pas.

Debout, hautain, l'attitude terrible, le regard fixé sur cette circonférence d'hommes dont il formait le centre, il cherchait une partie faible, l'endroit où il pourrait bondir et rompre ce lien vivant qui l'enserrait.

—Le taureau va nous faire sentir ses cornes, dit un officier. A vouloir trop le ménager, vous allez faire estropier quelques-uns des nôtres.

—Faut-il lui casser une patte ? demanda le sergent en épaulant.

—Non, bas les armes ! commanda le major. Je veux l'avoir vivant et intact. Nous le promènerons demain comme une bête curieuse à travers les rues de Rouen.

—Dans tous les cas, tu ne le verras pas, cria une voix railleuse qui partait, à dix pas derrière les soldats, du haut des ruines de la maison de chasse.

En même temps un coup de feu retentissait, et le major de Vieuport roulait à terre, frappé en pleine poitrine.

Une formidable exclamation d'étonnement et de rage s'éleva du sein de la troupe qui s'était subitement retournée.

Le grand Louis, debout sur un mur à demi écroulé, s'offrit à leur regards, pressant en roye dans ses mains l'arme qui avait frappé leur chef.

Après quelques secondes d'hésitation, causée par la surprise, les soldats allaient s'élaner pour venger le major ; mais ils se trouvèrent tout à coup cernés par une troupe nombreuse qui tombant sur eux à l'improviste les enveloppa à leur tour dans une ceinture de fer.

Ce fut un carnage horrible.

Le grand Louis, abandonnant son fusil, et saisissant le baliveau qu'il avait coupé dans le bois, fit un large abattis parmi la troupe dont les cadavres jonchèrent bientôt les abords de l'asile des proscrits.

L'attaque avait été si prompte, si foudroyante, que pas un des hommes du major n'avait pu se défendre, et tous furent exterminés, sans que la petite armée de Du Cantel eût éprouvé la moindre perte.

Pas un soldat ne resta pour aller porter la nouvelle de ce désastre.

Un homme pourtant avait échappé au massacre.

C'était Lafouine.

Le traître avait d'abord assisté avec un commencement de vive satisfaction, à la capture de Marie-Jeanne et de tous les malheureux qui se trouvaient avec elle dans ce coin de refuge.

Mais ce qui avait complété sa joie, c'est lorsqu'il avait vu Du Cantel pris dans l'embuscade que lui avait tendue le major. Il s'était glissé entre les rangs des soldats qui enfermaient dans leur cercle vivant le héros de Malaunay ; il avait assisté, non sans dépit, aux ridicules bravades du major. Il ne comprenait pas qu'on ne mit pas tout de suite un ennemi aussi redoutable dans l'impuissance de se défendre.

Mais lorsqu'il vit le baron de Vieuport frappé à mort, lorsqu'il aperçut, surgissant tout à coup, comme un génie vengeur, la figure formidable du grand Louis, il reçut une telle commotion de surprise et d'effroi qu'il fut comme paralysé. Une pâleur effrayante se répandit

sur son visage ; ses jambes tremblèrent et il s'affaissa sur le sol, mourant de peur.

Cet évanouissement faillit le sauver.

En effet, la bagarre continuait encore, lorsqu'il revint à lui.

Profitant de la mêlée, il se dressa lentement et se glissa entre les jambes des combattants. Puis prenant son élan, il se mit à fuir. Mais le malheur voulut qu'il passât près de Gervaise qui, en ce moment, contemplait cette scène de combat et de tuerie.

Malgré son émotion, la jeune fille aperçut Lafouine qui s'arrêta, effaré, devant elle.

Le gnome eut un rictus épouvantable, et Gervaise poussa un cri d'effroi, comme à la vue d'un serpent.

Le grand Louis entendit l'appel de détresse de son amante. En deux bonds, il fut près d'elle.

La vue de Lafouine mit le comble à sa fureur déjà excitée par le combat sanglant qu'il venait de livrer.

Un véritable rugissement de haine sortit de sa poitrine, et abattant sa large main sur son ignoble rival, il l'aplatit presque contre le sol.

Mais Du Cantel et des Mondrins, dont ce cri avait attiré l'attention, se précipitèrent vers le grand Louis pour sauver le bossu qui râlait déjà sous la puissante étreinte du géant.

— Cette mort serait trop douce, dit Noël ; d'ailleurs, nous le ferons parler et il pourra nous donner de précieux renseignements. Laissez-le vivre provisoirement.

— Oh ! j'aurais eu tant de plaisir à le broyer de mes mains, dit Bergerat dont la rage était à son comble.

— Bon ! vous l'étranglerez plus tard ; c'est votre prisonnier ; il vous appartient ; mais dans l'intérêt de tous, laissez-nous en tirer ce que nous pourrons. Après, vous le ferez mourir à petit feu, si vous voulez. Voyez-vous, mon cher, la vengeance est un mets qui aime à être mangé froid.

Cette intervention, tout en arrachant Lafouine à une mort immédiate, ne lui montra pas une perspective bien riante, et il ne crut pas devoir remercier ses terribles sauveurs.

Du Cantel voulait savoir surtout ce qu'étaient devenus sa chère Marie-Jeanne et ses enfants.

Il interrogea donc immédiatement Lafouine, et il apprit du bossu toute la scène émouvante que nous avons racontée.

L'admirable dévouement de la noble femme lui arracha des larmes, mêlées d'éclats de fureur contre les bourreaux qui avaient soumis un cœur de mère à une si épouvantable torture.

— Quel est le misérable, demanda-t-il d'une voix stridente, qui a eu l'affreuse idée de vouloir égorger mon enfant ?

— Il est mort, répondit Lafouine d'une voix tremblante ; je crois même que c'est vous qui l'avez tué.

— Il y a donc une justice de Dieu ! s'écria Du Cantel, en levant les bras au ciel.

— C'est ce qui doit faire espérer que Dieu bénira nos armes, ajouta le vicaire de Saint-Saturnin, car nous nous sommes levés pour combattre au nom de l'équité et de la justice.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda le grand Louis.

— Ma femme, mes enfants, toutes les malheureuses familles que je devais protéger, sont à Rouen, au fond de noirs cachots, livrés à toutes les souffrances, à toutes les privations, à toutes les douleurs ; il faut les aller délivrer.

— Rouen est notre premier objectif, dit des Mondrins ; c'est là que nous nous rendons, vous le savez ; c'est dans la capitale de la Normandie que nous espérons faire abolir les décrets qui ruinent notre pays.

— Je sais qu'une grande fermentation y règne ; que le peuple et la bourgeoisie y sont à l'état de révolte latente. Mais, pensez-vous, avec les faibles forces dont nous disposons, pouvoir prendre la ville d'assaut et battre, derrière les ramparts, les troupes du roi qui s'y tiennent retranchées ?

— Ne connaissez-vous pas dans l'histoire des coups de mains plus audacieux ?

— Oui ; mais songez que vous n'avez sous vos ordres que des paysans inexpérimentés.

— Le combat heureux que nous venons de livrer doit les avoir un peu aguerris.

— Avez-vous un plan ?

— Peut-être.

— Alors n'hésitez pas à le mettre à exécution ; nous sommes prêts à vous suivre.

— Je le sais. Mais, avant de nous mettre en marche, j'aurais besoin d'un émissaire, homme sûr et habile, qui sût acheter des complaisances et distribuer l'or à propos.

— Je vous comprends : nous ménager des intelligences à Rouen et nous en rendre l'entrée plus facile.

— Si Jacques était de retour !...

— Jacques ? fit des Mondrins.

— Oui ; c'est un paysan que Marie-Jeanne a sauvé de la mort. Je le connais ; c'est un homme prudent et avisé... Il est parti ce matin pour chercher des vivres. Je m'étonne qu'il ne soit pas revenu.

En ce moment une tête curieuse et étonnée se montra à travers les arbres ; puis un corps se dessina et une voix se fit entendre.

— Voici Jacques, monsieur Du Cantel.

— Enfin te voilà ! s'écria celui-ci tout joyeux.

— Oui ; et ce n'est pas sans peine et sans danger. Mais je vous croyais tous massacrés ici ; j'ai vu avec désespoir emmener Mme Du Cantel. Ah ! j'ai failli mourir de douleur. Je voulais m'élançer au risque de me faire tuer. Mais j'ai pensé que ma vie pouvait vous être utile encore.

— Je ne doute pas de ton courage et de ton dévouement, et je vais, pour t'en donner une preuve, te prier de mettre l'un et l'autre à notre service.

— Ma vie vous appartient, dit Jacques avec une simplicité héroïque.

— Notre vie à tous appartient à la cause que nous défendons, répliqua Du Cantel d'une voix grave.

CHAPITRE XXXII

Le plan de Du Cantel.

Le stratagème auquel voulait avoir recours notre héros pour pénétrer dans la place de Rouen, nos lecteurs l'ont certainement deviné.

Pour ne laisser aucun doute, nous l'allons expliquer brièvement, car les événements se pressant et se précipitant dans ce drame sanglant, nous forcent de négliger les détails. Dans notre récit, sobre de développements, nous n'écrivons que ce qui est nécessaire à la clarté et à la facile compréhension des faits qui s'y déroulent et s'y accumulent.

—Avant de mettre à exécution le plan que j'ai conçu, reprit Du Cantel, en s'adressant à des Mondrins, au grand Louis et à Jacques, il faut que je connaisse bien l'état des esprits à Rouen, et si nous pouvons espérer d'être appuyés par la population. Voyons, Jacques, tu reviens de la ville, qu'as-tu fait, qu'as-tu vu ?

—L'indignation des Rouennais est à son comble, répondit l'interpellé ; j'ai vu passer le cortège qu'on amenait à la prison de la ville et j'ai eu le bonheur de pouvoir dire un mot de consolation et d'espoir à madame Du Cantel, avant que les portes du donjon se soient refermées sur elle.

—Merci, Jacques, fit Du Cantel ému en pressant les mains de son ami.

—Une foule nombreuse a fait la haie sur le passage des prisonniers. Tous les visages étaient sombres et paraissaient consternés. J'entendais autour de moi de sombres murmures, des plaintes contenues, des mots de pitié. Quelques femmes essuyaient des larmes furtives.

—Toutes les physionomies étaient hostiles aux soldats, et il m'a semblé qu'il aurait suffi d'une étincelle pour allumer l'incendie de la révolte.

—C'est bien, Rouen est à nous. Jacques, tu vas partir tout de suite pour cette ville. Voici de l'or, vingt pistoles. Il faut que ce soir tu connaisses la composition des hommes qui garderont la porte Saint-Guillaume. Tu griseras quelque homme du poste, et par lui tu pourras avoir le mot d'ordre ; si l'or ne suffit pas, voici du fer : un poignard. Pas de merci. C'est une guerre à outrance que nous entreprenons. Je te sais actif, courageux, prudent et intelligent ; va, tu reviendras cette nuit, vers deux heures du matin, nous attendre à une portée de mousquet de la ville pour nous donner tous les renseignements nécessaires.

—Vous pouvez compter sur moi. A propos, j'ai un avis utile à vous donner. En rentrant sous bois, j'ai remarqué une petite troupe de soldats qui bivouaquaient.

—Ah ! diable ! fit des Mondrins.

—Combien d'hommes ? demanda Du Cantel.

—Vingt-cinq environ.

—C'est vingt-cinq fusils de plus pour nos hommes. Il ne s'agit que de surprendre ce détachement et de l'enlever. Capitaine des Mondrins, continua Du Cantel en s'adressant à l'ex-vicaire, vous enverrez de votre côté deux émissaires aux deux troupes de révoltés qui tien-

nent la campagne du côté de Caen et de Lisieux. Qu'elles marchent immédiatement sur Rouen où leur concours nous sera probablement nécessaire.

Dès que ces ordres eurent été exécutés, Du Cantel, c'est-à-dire le général de l'armée de souffrance, rassembla tous ses hommes autour de lui.

—Enfants, leur dit-il, cette nuit la capitale de la Normandie sera en notre pouvoir ; demain toutes les administrations seront sous nos ordres. C'est la fin de nos misères.

Un murmure qui dénotait à la fois le doute et l'espoir couvrit les paroles audacieuses du chef.

—Je garantis le succès de l'entreprise, continua le général ; il y a ici cinquante cadavres de soldats ; dépouillez-les de leurs uniformes, endossez-les, et vous serez transformés en véritables guerriers ; vous en avez tous le courage ; il ne vous manque que le costume. Prenez les armes et n'oubliez pas les munitions.

—Bravo ! s'écrièrent les paysans enchantés de la proposition.

—Si vous trouvez de l'or dans les poches ; gardez-le. L'argent est le nerf de la guerre. Mais nous aurons demain à notre disposition les coffres de l'Etat et l'argent de la gabelle.

—A bas la gabelle ! vociférèrent les hommes de Du Cantel, qui en un coup d'œil se parèrent des dépouilles du détachement qu'ils avaient exterminé.

Toute la bande ne put pas prendre part au pillage.

Des Mondrins désigna ceux qui lui parurent les plus résolus pour un coup de main et qui avaient l'allure la plus martiale.

Lorsque le travestissement eut été opéré, Du Cantel révéla la suite de son plan.

—Je suis, dit-il, votre prisonnier. Des Mondrins, qui a à peu près la taille du major que nous avons tué devient votre chef. Vous me conduisez à Rouen pour me livrer à l'intendant militaire de la province. On vous prendra dans la nuit pour un détachement de la troupe envoyée à ma recherche, et l'on nous laissera pénétrer dans la ville avec joie et enthousiasme. Une fois dans la place, elle est à nous.

Des vivats répondirent à cette allocution. Et l'on a vu que le plan de Du Cantel avait merveilleusement réussi.

Seulement, un détail que nous avons omis, c'est de dire que la petite troupe laissée par le major De Vieuport à la lisière de la forêt, avait été surprise et enlevée en un tour de main, grâce au stratagème de Du Cantel et au déguisement de ses hommes.

Le général de l'armée de souffrance et son lieutenant des Mondrins montaient les chevaux du major et du second officier.

Ils purent s'approcher sans exciter de défiance, jusqu'à la sentinelle qui gardait le bivouac.

Ne reconnaissant pas les chefs, le soldat allait crier alerte, lorsque Du Cantel lui brâla la cervelle, puis s'élança sur le détachement, suivi de ses hommes qui étaient accourus au bruit du coup de feu.

Les uniformes et les armes des soldats servirent à l'équipement d'un certain nombre de paysans qui vinrent grossir le premier détachement.

Le lecteur connaît maintenant au moyen de quelle ruse Du Cantel et sa troupe avaient pu pénétrer dans Rouen, après s'être débarrasser de leurs ennemis.

En pénétrant dans la prison où Marie-Jeanne était enfermée, le premier soin des faux soldats fut de désarmer le poste et de s'emparer de toutes les issues.

Du Cantel saisit le geôlier au collet, et lui mettant un pistolet sous le menton :

—Le cachot où tu as enfermé Marie-Jeanne, lui dit-il d'une voix terrible, tu vas m'y conduire tout de suite.

—Marie-Jeanne ! balbutia l'homme à moitié étranglé.

—Oui, ma femme, madame Du Cantel.

—Oh !... mais laissez-moi respirer si vous voulez que je réponde, dit le geôlier avec effort.

Du Cantel desserra un peu ses doigts.

—Va devant ! Et malheur à toi si l'on s'est livré sur elle à de mauvais traitements.

Le geôlier chef appela un de ses porte-clefs et lui ordonna de le guider vers le lieu où on avait enfermé Marie-Jeanne.

On descendit de nombreuses marches; des portes bardées de fer et armées de lourds verroux furent successivement ouvertes avec un bruit sinistre, bruit qui avait un douloureux écho dans le cœur de Du Cantel. Le voyage fut long. On eut dit que l'on pénétrait dans les entrailles de la terre. Les murs visqueux suaient à droite et à gauche; le sol, le long des couloirs, était boueux et glissant. Un air lourd, humide, à peine respirable, régnait dans ce bas-fond et pénétrait de froid les membres frissonnants.

Du Cantel se sentait envahi d'une immense douleur en même temps que d'un ressentiment terrible.

Il étouffait les cris de son indignation prêts à éclater, il comprimait sa souffrance, hâtant le pas des geôliers.

Dans quel état il allait trouver sa pauvre Marie-Jeanne !... et sa Jeannette et Petit-Pierre !

N'étaient-ils pas morts de douleur, d'effroi, de misère dans cette fosse où on les avait enterrés vivants ?

Enfin ils arrivèrent au bout de cette descente infernale. Le porte-clefs s'arrêta devant une porte lourde et basse et ouvrit bruyamment une serrure dont le grincement sinistre eut un écho dans le cachot qu'elle fermait.

En effet des gémissements s'étaient fait entendre, longs, navrants, lamentables.

Du Cantel en eut le cœur brisé.

—Marie-Jeanne ! Marie-Jeanne ! s'écria-t-il, c'est moi ! je viens te sauver.

La porte avait roulé sur ses gonds.

Du Cantel saisit la torche que portait le geôlier et s'élança dans le cachot.

Une forme étrange se dressa devant lui : c'était une femme dont le visage, d'une pâleur effrayante, était couvert de longs cheveux blancs.

Du Cantel poussa un cri rauque et recula épouvanté, comme devant un spectre.

—Ma fille ! Ils m'ont pris ma fille ! lamentait la femme en se tordant les mains.

—O mon Dieu ! murmura Du Cantel qui malgré son âme de fer se sentit fléchir, c'est trop ! Je ne puis supporter tant de malheurs.

— La suite au prochain numéro. —

AVENTURES TRAGIQUES

D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET

Pièce satirique arrangée

Par LAURENT

PERSONNAGES :

TROUILLOTTE, vétérinaire.

CORNIQUET, avocat.

NICAISE, clerc de Trouillotte.

SAINT-BLAISE, alias COQUEMARD, libre penseur converti.

MARCEL, ancien capitaine.

TAMERLAN, perruquier.

MITOUFLET, avocat.

TOURNEGUEULE, émissaire de la "Pipe Culottée."

Un domestique, deux gendarmes, un singe, un perroquet, un chien.

ACTE PREMIER

[Le théâtre représente un cabinet de travail.]

Scène I.

TROUILLOTTE, seul.

TROUILLOTTE (*Il se promène à pas précipités, frappant du poing sur les tables, frappant du pied dans les portes : il est furieux*).—Chien de Coquemard ! Ah ! traître ! Ah ! serpent ! Ce n'était pas assez pour lui de changer de peau et de se dépouiller de son écaille de libre penseur pour se reconcilier avec les dévots ! Il faut encore qu'il ait changé de nom ! J'avais une consolation, c'était de penser qu'il s'appelait Coquemard, et qu'il resterait à perpétuité affublé de ce nom ridicule ! Et voici que ce n'est pas son vrai nom ! C'est un nom de guerre qu'il avait adopté en entrant dans la société de la "Pipe Culottée," et qu'il a quitté en se mariant, pour s'appeler comme son père, M. Saint-Blaise ! Mais je veux bien être pendu, je veux bien être écorché vif, si jamais je lui donne ce nom clérical ! Il sera toujours Coquemard pour moi ! Oui ! Coquemard ! Ah ! serpent ! serpent maudit.

Scène II.

TROUILLOTTE, NICAISE.

NICAISE (*entrant*).—Pourrais-je demander à monsieur de quel serpent il est question ?

TROUILLOTTE.—Un serpent de la pire espèce, un serpent enragé !

NICAISE (*tremblant*).—Enragé ? Et que vous soignez, vous ! Si c'est comme cela, je demande mon congé ; c'est bien assez d'avoir des chiens enragés !

TROUILLOTTE.—Imbécile ! triple brute ! Tu es bien heureux de m'avoir été recommandé par la "Pipe Culottée" : sans cela..... Mais comme tu n'es ici que d'hier, j'excuse ta niaiserie. Tu sauras donc que ce serpent est un odieux clérical...

NICAISE (*soulagé*).—Ah ! ce n'est que cela !...

TROUILLOTTE.—Quel gâta ! Tu trouves que c'est peu de chose ! As-tu donc oublié que le "cléricalisme, c'est l'ennemi !"

NICAISE.—C'est vrai, patron ; je m'en rappelle, maintenant.

TROUILLOTTE.—Il n'est plus permis de dire : je m'en rappelle, depuis que l'instruction est devenue gratuite, obligatoire et laïque.

NICAISE.—Oui, monsieur, je me le souviendrai pour une autre fois.

TROUILLOTTE.—Quel âne bêté ! On ne dit pas : je m'en souviendrai ; où diantre as-tu été à l'école ? Dans une école de frères, au moins ?

NICAISE.—Oui et non. J'y ai été, puisque j'y suis entré ; mais, je n'y ai pas été, puisque je m'en suis fait chasser.

TROUILLOTTE.—Oh ! le brave garçon ! Je vois que tu as commencé de bonne heure ta lutte contre les cléricals. Je ne m'étonne plus que la "Pipe Culottée" t'ait pris sous sa protection. Raconte-moi donc un peu ton histoire. Ton père t'avait mis dans une école de frères ?

NICAISE.—Et par dessus le marché on m'avait fait enfant de chœur.

TROUILLOTTE.—Quoi ! tu as porté la calotte rouge ?

NICAISE.—Et la porterait encore, si je n'avais pas fait un pari avec le petit Grenache. Il m'affirmait que les mollets du suisse n'étaient pas en coton ; moi, j'ai parié que si. Pour vérifier, j'ai pris une grosse aiguille, et je l'ai enfoncée de toutes mes forces dans les bas du suisse pendant qu'il tournait le dos. Il s'est trouvé que les mollets n'étaient pas en coton.

TROUILLOTTE.—Et le suisse t'a fait chasser du chœur ?

NICAISE.—Oui, mais je me suis vengé : le lendemain à l'école, j'ai jeté des pois fulminants dans la classe du cher frère.

TROUILLOTTE.—Oh ! le brave garçon !

— La suite au prochain numéro. —

LE CRIME ET SON CHATIMENT

[Voir à partir du n° 1]

DEUXIEME PARTIE

LA LUTTE POUR LA VIE

—Tranquillise-toi. Mille francs, malgré notre petite fortune, c'est une grosse somme pour nous. Mais j'ai des économies. Ces économies sont à toi.

—Tu es bonne, je le sais. Tu t'es dévouée à moi comme une mère. Tu aurais pu m'abandonner, puisque tu n'es que ma nourrice. Tu as mieux aimé m'élever ; je serais un ingrat si je l'oubliais et j'éviterai tout ce qui peut te faire de la peine.

—Merci, dit-elle d'une voix étouffée. C'était la première fois qu'il lui parlait de la sorte, la première fois qu'il faisait cette allusion.

Et il disait cela froidement, posément.

Ne l'aimait-il donc pas ?

—Ecoute, dit-il, après un nouveau silence pendant lequel il avait paru réfléchir, — je ne t'ai jamais demandé de renseignements sur ma naissance. Ce n'est pas que je n'y ai pas pensé ; c'est au contraire le sujet constant de mes rêveries. Mais j'ai attendu, le plus longtemps possible, parce que j'espérais, aussi, que tu te déciderais la première, comme c'était ton devoir, à m'instruire de ce qui me regarde.

Albine baissa la tête.

—Voyant que tu sembles hésiter, je suis obligé de t'adresser certaines questions... Es-tu, de ton côté, prête à me répondre ?

Albine appelait à elle tout son courage. Le moment qu'elle avait tant redouté, qu'elle avait éloigné tant qu'elle avait pu, il était venu, enfin ! Le supplice commençait.

—Interroge-moi, dit-elle, je répondrai.

—Je suis un homme, maintenant, et il faut que tu me parles comme à un homme. Tu as été ma nourrice. Tu as donc connu mes parents ?

—Tu m'as été confié un mois après ta naissance...

—Tu as vu mon père ? Tu as vu ma mère ?

—Je demeurais dans une maison isolée, à quelques minutes d'Avallon ; un soir, une voiture s'est arrêtée devant ma porte ; une dame en est descendue, pâle, les yeux rouges comme si elle avait pleuré et te remit à moi...

—Et elle te donna son nom ?...

Albine secoua la tête.

—Elle me dit que tu t'appelais Paul, me remit... un sac d'or pour avoir soin de toi, promit qu'elle reviendrait et je ne la revit plus...

—Et mon père ?

—Ton père, dit Albine, toute pâle, le visage contracté, je ne l'ai jamais connu, ta mère était seule dans la voiture...

—Et le cocher ?

—Un vieillard, qui sembla rester indifférent à ce qui se passait...

—Et sur la voiture ? sur les panneaux ?

—Rien ! du moins je n'ai rien remarqué.

—Et ma mère l'avais-tu vue précédemment ?

—Jamais.

—Elle pouvait habiter quelque château des environs, peut-être, de telle sorte qu'en cherchant...

—Non, non, dit la pauvre femme effrayée ; il est bien inutile de chercher, va, car ta mère n'était pas française.

—Comment le sais-tu ?

—Ne l'ai-je pas entendu, à son accent ?

—De quel pays, alors ?

—D'Angleterre... plus tard, je me suis informée moi-même dans la contrée, dans les châteaux, à Avallon, dans les hôtels, j'ai fait toutes sortes de démarches, comme tu penses, et je n'ai rien découvert. J'ai laissé partout mon nom afin qu'on pût me retrouver...

—Comment était vêtue ma mère ? Etait-elle jeune ?... belle ?... Paraissait-elle riche ?...

—Oui, elle semblait riche, car... j'ai vu... à ses mains,

des bagues d'un grand prix... et elle n'avait guère plus de vingt ans et elle était ravissante, malgré sa tristesse... aussi belle... oui... que moi... car moi aussi j'étais belle, à cet âge... dit Albine avec un sourire mélancolique.

— Cette histoire est étrange ! Quelle est ton opinion, ma bonne ?... Qu'en penses-tu ?

— Hélas ! mon enfant, que veux-tu que je dise ? Je crois que ta naissance était une faute qu'elle a dû cacher à tout le monde... Et la mort l'aura surprise avant qu'elle pût s'occuper de toi... avant qu'elle pût te désigner à quelque ami, à quelque parent... Tout cela ne semble pas aussi étrange que tu le dis... Il y avait un secret à garder certainement, on s'est entouré de précautions pour que ce secret ne transpirât pas, et ce sont ces précautions qui m'ont empêchée de retrouver la trace de ta mère... Voilà ce qui fait, qu'ayant perdu un enfant deux mois avant que l'on te confie à moi, Dieu t'a envoyé à moi pour que tu le remplaces... pour que tu me tiennes lieu de fils... Et cela est si vrai, mon Paul, que souvent la confusion, dans ma pensée, est si grande que je ne me rappelle plus la perte que j'ai faite autrefois, et que je te considère et que je t'aime comme si tu étais bien réellement mon fils...

— Oui, tu n'as jamais cessé d'être bonne pour moi ; si je retrouve ma mère et si elle est riche comme tu le crois, je ne t'oublierai pas. Tu viendras vivre auprès de nous et je suis sûr que ma mère sera heureuse que tu ne la quittes point.

Tout ce que disait Paul tordait le pauvre cœur d'Albine, parce que chacun de ces mots tranchait comme un poignard, lui montrant combien, malgré son dévouement, son abnégation, ses sacrifices, elle tenait peu de place dans la vie du jeune homme.

Celui-ci reprit :

— Je voudrais encore t'adresser quelques questions.

— Parle, mon enfant.

— Si loin que se reportent mes souvenirs, je me vois toujours habitant une grande ville, Paris sans doute...

— C'est Paris, où je suis venue m'établir alors que tu avais environ un an.

— Pourquoi as-tu quitté ton pays ? Si mes parents veulent te retrouver, c'est là surtout, et en premier lieu, qu'ils dirigeront leurs recherches...

— Là où ils s'adresseront, je te l'ai dit, on les renseignera.

— Pardon, ma bonne, je n'ai pas eu l'intention de t'offenser. Je ne t'en aimerai pas moins. Encore un détail, le dernier, nous avons été pauvres, très pauvres, n'est-ce pas ?

— Oui, c'était il y a longtemps.

— Cependant, je ne me souviens pas d'avoir souffert de la misère, et il me semble bien, au contraire, que mes caprices étaient satisfaits et que tu obéissais à mes fantaisies. Une pauvre ouvrière comme toi ne peut pas écouter toutes les bizarreries qui passent dans la tête d'un enfant. Elle s'y ruinerait... D'autre part, ton affection pour moi, qui est grande, j'en conviens, ne pouvait aller jusqu'aux privations, qui me sembleraient naturelles, — c'est l'égoïsme et l'ingratitude ordinaires,

— si elles venaient d'une mère... Outre l'argent que l'on t'a donné le premier jour, tu as donc encore reçu quelque somme, par la suite ?

Elle hésita une seconde :

— Non, dit-elle, jamais !

— Alors, c'est toi qui m'as fait élever et instruire... c'est à toi que je dois tout ce que je sais, ce que je suis ?...

— L'argent reçu le jour où tu me fus apporté m'aida longtemps...

— La somme était forte ?

— Très forte.

— Combien ?

— Plus de quarante mille francs ! dit-elle au hasard.

Paul après réflexion, murmura :

— Mes parents doivent être très riches...

Et un désespoir irrité se lisait dans ses yeux, avec l'âpre désir de retrouver une fortune.

— Tu n'as donc pas trop souffert ?... dit-il. La rente de ce capital nous a permis à tous deux de vivre ?...

— Cet argent nous a fait vivre... en effet...

— Aujourd'hui, peut-être, l'as-tu dépensé, ou bien s'il t'en reste, cela ne suffit plus aux frais de mon éducation ?... J'ai des goûts qui me font faire des sottises, je l'avoue... Mais je ne voudrais pas te gêner... Et toutes ces questions, à propos de cet argent, n'ont qu'un but, celui de te dire que j'é suis assez fort et assez savant maintenant pour vivre de mon travail...

— Que dis-tu là, Paul, voudrais-tu me quitter ?

Et Albine s'était dressée, effarée.

— Non. Je n'y songe pas. Tu me crois donc bien mauvais et surtout bien ingrat ?...

— Ne parlons pas entre nous de reconnaissance, mon enfant... Je t'aime comme t'aimerait ta mère et pas autrement, va, sois-en sûr... Si tu me quittais jamais, cela me causerait un mal affreux...

Et, en effet, ses traits étaient décomposés, une sueur mouillait son front.

Elle regardait Paul avec terreur.

Et, souriant encore, pour cacher son angoisse maternelle, pour empêcher qu'un soupçon effleurât l'esprit du jeune homme :

— Je suis si habituée à toi, dit-elle.

Puis, faible et lâche devant la crainte de le perdre, cet enfant, qui était sa vie, elle continua de mentir.

— Les quarante mille francs, dont je te parle, il ne s'agit point épuisés, loin de là, bien au contraire, même... ils ont augmenté...

— Comment cela ? dit-il avec un geste de joie.

— J'ai réfléchi que plus tard cela pourrait t'être utile pour t'établir et je les ai gardés et, quand j'ai hérité de madame Clinchard, je les ai mis dans le commerce... et les rentes se sont accumulées de cette façon et le capital que je te donne, qui était bien à moi, mais que je n'ai jamais considéré que comme un dépôt, grandira encore si tu le veux bien.

— J'accepte, dit Paul, mais je ne l'accepte que comme un prêt que je te rembourserai quelque jour quand j'aurai retrouvé mes parents.

— Tu penses donc à les chercher ?

— Si j'y pense ! c'est mon rêve constant...

— Pardonne-moi, Paul, dit la pauvre mère, dont le cœur était serré par une effroyable douleur... tu t'ennuies donc et tu n'es donc pas heureux près de moi ?

Paul, le regard sombre, ne répondit pas.

Et Albine, des pleurs dans les yeux, se disait :

— Mon Dieu, me serais-je trompée à ce point ? aurais-je donc mieux fait de tout lui dire ?... Personne ne sait mon histoire... Mais c'est d'aujourd'hui seulement, que je n'ai pas d'enfant !...

III

Il nous faut passer sur quelques années encore pour arriver au développement du drame que nous racontons.

Ces années furent traversées de bien des angoisses pour Albine.

Elle avait compté sur l'affection de Paul, sur la tendresse presque filiale et elle ne trouvait chez lui qu'une sorte d'indifférence polie.

Albine avait quarante-cinq ans.

Elle en paraissait presque soixante.

Elle était devenue méconnaissable, et certes, elle pouvait être tentée de revenir au village, sans que ce caprice fût pour elle une source d'inquiétudes.

Aucune des amies laissées là-bas vingt-cinq ans auparavant n'eût mis le nom de la jolie Albine Mirande sur ce visage triste et ridé qui ne rappelait en rien — si ce n'est pourtant par la douceur des yeux — la rayonnante et fière beauté d'autrefois.

Peter van Gegen avait reparu plus d'une fois, en ces dernières années, tantôt venant se faire rembourser les sommes empruntées par Paul, dans son tripot de la rue Monsieur-le-Prince, tantôt et le plus souvent, venant présenter à *Matame Mirante* un billet souscrit par son fils et resté impayé.

Car van Gegen, cet artiste, ainsi que le portaient les cartes de visite, faisait de tout et surtout prêtait avec usure.

Lorsque ses visites devenaient plus fréquentes, Albine, désespérée de l'insouciance de Paul, de ce besoin effréné de luxe et de dépenses, menaçait de ne plus payer.

— Vous ignorez, sans doute, monsieur van Gegen, que Paul ne m'est rien et que rien ne m'oblige à payer ses dettes et à encourager ses folies ?... Vous en serez un jour pour votre argent.

— Allons *tons*, allons *tonc* ! disait l'artiste avec un astucieux clignement de l'œil, puisque vous avez payé jusqu'*aujourd'hui*, c'est qu'il faut bien que vous ayez de bonnes raisons pour *bayer* comme cela !... Ce n'est pas aux vieux *sinches* qu'on apprend à faire des grimaces.

Van Gegen ne fut pas le seul à rendre à la maîtresse lingère ces visites intéressées.

Tous les créanciers de Paul — et ils étaient nombreux — s'adressaient à elle.

Ils ne prêtaient au jeune homme qu'après s'être informés de ses répondants et lui ouvraient un large crédit

lorsqu'ils apprenaient que Paul était l'enfant adoptif de la riche lingère de la rue de Clichy !

Était-ce Paul qui les envoyait ?

Non ! Ils venaient d'eux-mêmes et ce, sans prévenir, comme par une entente commune.

Paul faisait des dettes, et ne travaillant pas, ne pouvait rembourser.

Mais comme les créanciers ne semblaient pas s'occuper de lui et ne l'ennuyaient pas de leurs réclamations, il ne s'en souciait point.

Quant à Albine, elle se taisait.

Pourquoi ?

C'est qu'elle craignait que Paul ne réalisât sa menace, plusieurs fois répétée, de la quitter, sous prétexte de travail.

Certes, elle eût désiré qu'il travaillât ; mais elle avait le pressentiment qu'une fois hors de chez elle, ayant pris autre part ses habitudes, Paul l'oublierait vite, qu'elle ne le reverrait plus que de loin en loin, et elle continuait de se taire, par lâcheté toujours, et par faiblesse.

Riche ? L'était-elle encore, après tant de sommes payées, énormes pour sa petite fortune ? Elle n'osait plus y songer ! Elle n'osait récapituler !...

Un jour arriva pourtant où il lui fallut bien se dire que tout l'héritage de l'économe et dure mère Clinchard, des cent quatre-vingt mille francs que lui avait laissés le caprice de cette moribonde, il ne restait rien, rien !

Une à une, les dettes de Paul avaient tout absorbé.

Elle n'en était pas encore à la gêne, car il y avait toujours l'atelier de la rue de Clichy, dont la clientèle était nombreuse et excellente et qui lui suffisait pour vivre ; mais elle allait être obligée de tout dire à son fils, ou d'emprunter elle-même pour subvenir à ses prodigalités.

Paul suivait ses instincts et s'était lancé dans la vie fiévreuse du Bois, des cercles, des cafés à la mode et des coulisses. La facilité avec laquelle il put emprunter de l'argent, jointe à quelques veines persistantes au baccarat, lui avait permis de se présenter d'une manière convenable dans le monde des viveurs, où des amitiés de collège l'introduisirent bien vite.

Il fut d'un cercle, fréquenta les salles d'armes et les tirs, monta à cheval, se meubla un entresol, — vraie bonbonnière bourrée de bibelots, — boulevard Malesherbes, paria aux courses, se montra partout où doit paraître l'homme d'un certain monde, qu'il voulait être, à moins d'être taxé de bourgeoisisme, fut vu aux premières, enfin s'arrangea, le malheureux, pour ruiner en deux années de folies celle qui eût donné pour lui son dernier souffle, sa dernière goutte de sang, sa mère...

Ce n'était pas qu'il fût mauvais, mais en même temps que sa rage de jouir vite, il y avait en lui une sorte d'irritation qui le forçait à s'étourdir et qui venait, sans doute, de l'incertitude de sa naissance, des imaginations qu'il s'était faites, des rêveries où il s'était abîmé.

Certes, il comprenait très bien que l'existence mené

par lui, depuis le jour où il avait terminé brillamment ses études de droit, n'était point honorable.

On peut, lorsqu'on les possède, dépenser cinquante mille francs à ne rien faire, mais accumuler des dettes, compter sur la veine au baccarat, sur un coup de fortune au Derby ou au Grand-Prix, c'était une triste industrie que celle-là, et dans les rares moments d'accalmie que lui laissait l'emportement de sa vie fiévreuse, il rougissait de lui-même.

—De quel sang suis-je donc fait ? murmurait-il. Quel donc était mon père ?

Et ses doigts se crispaient dans ses cheveux.

—Marie-toi ! lui dit un jour un ami, Georges de Vaubertin, riche celui-là et qui avait été, pour ainsi dire, le parrain de Paul dans la vie qu'il menait, — marie-toi, tu es né pour cela !

—Tu es cruel. Se marie-t-on lorsque, comme moi, on n'a pas fortune?... Lorsque, comme moi, on n'a ni une situation ni un nom?... Tu me connais, tu sais tout cela, je te l'ai dit.... Figure-toi que ma nourrice m'a fait baptiser à Paris, *sous condition*, comme ils disent, dans l'incertitude où elle était que j'eusse été baptisé aussitôt ma naissance...

—Tu es intelligent. Tu es énergique. Travaille.

—J'y songe. Cela me donnera peut-être la fortune. Mais je suis certain que cela ne me donnera pas la paix de l'âme.

Le soir de ce jour où il avait eu avec Vaubertin cette conversation, il vint rue du Mont-Cenis.

Il n'avait pas cessé d'habiter là, et ne demeurait dans son entresol du boulevard Malesherbes que d'une façon intermittente. C'était un pied-à-terre, en quelque sorte. La pensée de sa nourrice ne le quittait pas, même en ses débordements les plus furieux. Presque chaque jour il venait dans le petit logement de la rue du Mont-Cenis, et très souvent, — quand il ne sortait pas du cercle le matin, — il y couchait...

Ce soir-là, il avait à causer avec Albine d'un projet depuis longtemps conçu et qu'il voulait exécuter enfin.

En voyant son visage soucieux, Albine devina bien vite quelque nouvelle résolution désespérée, à moins que ce ne fût, pourtant, le souci d'une dette criarde, plus impérieuse que les autres.

Elle n'osa l'interroger ; mais lui, tout de suite et sans préambule, déclara ce qu'il voulait :

—Ma bonne, c'est ainsi qu'il l'appelait toujours — lui refusant ce titre de mère qui eût été si doux pour elle, — nous allons préparer nos malles et partir.

—Partir ! dit-elle étonnée et tremblante. Et où veux-tu que nous allions ?...

—Je veux faire une tentative suprême pour retrouver mes parents... Nous irons à Avallon et partout où il faudra. C'est toi qui me dirigeras dans mes recherches. Peut-être t'y es-tu mal prise, vois-tu... Je te le dis sans arrière-pensée.... A nous deux.... je l'espère.... nous réussirons....

Albine s'était assise, défaillante, n'ayant plus la force de rester debout.

Le coup était si rude et si imprévu qu'elle ne trouvait

rien à répondre et restait là, hébétée, les yeux sans regard et les oreilles bourdonnantes.

Paul fut surpris.

—Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu es malade ?

—Moi ? Pourquoi cette question ?

—C'est qu'on dirait que la demande si simple que je viens de te faire t'a troublée réellement...

—Quelle idée ! N'est-ce pas tout naturel que tu veuilles retrouver tes parents ? Tu as trop de défiance au cœur, mon cher enfant, envers ta vieille nourrice surtout. Quel intérêt aurais-je à empêcher ton voyage ? N'est-il pas de mon intérêt, au contraire, de favoriser, à ce sujet, tout ce que tu entreprendras ?

—Alors tu consens ?

—Certes, dit-elle, affolée, ne sachant trop ce qu'elle répondait.

—Et tu m'accompagneras ?

—Oui, car je rendrai ainsi la tâche plus facile.

—Eh bien, si tu veux m'en croire, nous partirons demain.

Albine se tut. Elle cherchait le moyen de sortir de cette atroce situation.

Rien ne lui venait à l'esprit. Partir, il n'y fallait pas songer. Qu'iraient-ils faire tous les deux à Avallon, où elle ne connaissait personne ; où Paul s'apercevrait bien vite que tout ce qu'elle avait raconté n'était qu'impostures et mensonges.

Que devenir, en effet, là-bas ? Où aller chercher la maison qu'elle lui avait décrite tant de fois, où elle prétendait qu'était venue la trouver la mère de Paul ?

A qui s'adresser, encore ?... A qui donc ce nom d'Albine Mirande rappellerait-il quelque chose ? Et aurait beau interroger le monde.... personne ne la connaîtrait... Et s'il la mettait en demeure de s'expliquer, lorsque, le doute ayant germé en son esprit, il l'obligerait à avouer son passé, que répondrait-elle ?...

La vérité ? Jamais ! Alors quoi ? Elle ne savait.

Le danger était imminent. La situation était grave. L'œil soupçonneux de son fils ne la quittait pas. Il fallait accepter ce voyage, en le reculant le plus longtemps qu'elle pourrait, avec l'espoir que l'avenir changerait le cours des idées de son fils, ou que d'ici-là, du moins, elle trouverait le moyen de sortir d'embarras.

—Partir demain, dit-elle, je le voudrais comme toi, mais tu oublies que je ne suis pas libre de m'absenter selon mon caprice. Nous sommes à cette époque, au début d'une saison. L'ouvrage est pressé, les commandes sont nombreuses. Ma présence est indispensable à l'atelier et mon absence serait préjudiciable à mes intérêts. Le commerce est un tyran, vois-tu, et je suis au désespoir d'être obligée de te prier d'attendre quelques semaines... deux mois, trois mois au plus.... alors je pourrai te consacrer tout mon temps.

Elle s'arrêta terrifiée par ce qu'il allait dire :

—A moins, toutefois, continua-t-elle, que tu ne juges le moment opportun pour faire ces recherches. En ce cas, je ne t'accompagnerai pas, mais je croirais manquer à mon devoir en ne te donnant pas tous les renseignements qui peuvent te servir....

Et comme il se taisait, réfléchissait :

—Il me semble que tu peux attendre, dit-elle... rien n'est en péril, de ce côté-là... Deux ou trois mois de plus ne changeront rien, je le crains, au résultat de ces démarches.... Va, mon pauvre enfant, laisse-moi te parler à cœur ouvert, ainsi que tant de fois je l'ai fait, ainsi que j'en ai un peu le droit... Ce n'est pas sans une grande tristesse que je vois ces idées hanter ton cerveau.... Cela te rend inquiet, cela trouble ton imagination.... Cependant, ce n'est pas moi qui t'ai encouragé, tu l'avoueras, dans ces folles espérances. Je suis convaincue que tes parents n'existent plus, mon enfant. Tu es livré à toi-même et il serait mieux d'un homme de ton âge, de ton savoir et de ton énergie, de te créer une fortune, que d'attendre cette fortune d'un héritage, hélas ! bien problématique...

—C'est vrai, dit-il, humilié, je mène une vie sotte et inutile.

Elle craignait de l'avoir offensé. Elle se hâta de répliquer :

—Ta jeunesse fait excuser tes dissipations et ton insouciance.

—Tu l'excuse, toi, parce que tu es la bonté même ; eh bien, c'est à ta bonté que je vais m'adresser une fois de plus.

—Parle, dit-elle, radieuse, soulagée... parle vite, mon Paul...

—Il faut que je sorte de cette vie précaire... Ah ! toi qui me pardonnes tout... tu ne sais pas ce que tu vas avoir à me pardonner... Depuis deux ou trois ans, ma bonne tu l'ignores, toi si rangée, si travailleuse, j'ai vécu sur le pied de quarante à cinquante mille francs de rente... que je me suis procurés à force de dettes et d'expédients.... Ces dettes, je les ai toujours.... Comment eussé-je fait pour les payer?... Or, elles me pèsent lourdement sur le cœur, va...

—Continue, dit-elle, souriante.

—Cela ne t'effraye pas davantage ?

—Ne t'ai-je pas dit que j'excusais ta jeunesse ?

—C'est que tu ne prévois pas ma demande. Je voudrais prendre un cabinet de consultations. Je crois que j'ai l'intelligence des affaires et que je réussirai. Mais auparavant, comme en même temps je chercherai à me marier, je veux liquider mon passé.... faire peau neuve, recommencer une vie nouvelle, toute de travail, celle-là, je te le promets. Enfin....

—Pourquoi hésites-tu ?

—Ecoute, dit-il, essayant de sourire, mais un peu pâle, — ne t'évanouis pas, et refuse franchement, si cela te plaît.... Consentirais-tu à payer mes dettes?... Oh ! à la charge pour moi de te rembourser jusqu'au dernier sou.

—Tais-toi, interrompit-elle brusquement. C'est la seconde fois qu'à propos d'une question d'argent, tu parles de me rembourser.... Ce qui est à moi t'appartient, mon enfant. Si tu t'habituais à me considérer et à me traiter, non plus comme ta nourrice, c'est-à-dire comme une étrangère, mais comme une femme qui a toujours eu à ton endroit, le cœur d'une mère, tu ne me devrais rien, je te l'assure....

—Ah ! mère, mère, dit-il, fou de joie, l'attirant dans ses bras et l'embrassant de toutes ses forces.

Et Albine, blanche comme si elle était faible, souriante pourtant, Albine lui rendait ses baisers.

—Ainsi, dit-il, du consensus ?

—Mieux que cela ; console-toi bien vite, mon enfant, car tu n'as jamais eu de dettes ?

—Comment cela ?

—Tes créanciers venaient me trouver au fur et à mesure que tu leur empruntais. Je les payais.

—Et je ne l'ai jamais su ! Et ils me laissaient renouveler leurs billets incessamment, avec une obligeance qui m'a étonné souvent, je dois le dire...

—Ils agissaient ainsi d'après mon ordre...

—Oh ! mère ! mère bien digne de ce nom !!

Et s'agenouillant devant Albine, il posa sa belle tête énergique sur les genoux de la pauvre femme....

Et elle, éblouie, comme en une ivresse, le caressait doucement, payée par une minute de ce bonheur, de tout ce qu'elle avait souffert !...

Tout à coup, il se releva, et d'une voix altérée :

—Mais malheureuse, tu as dû perdre ainsi à cause de moi plus de deux cent mille francs, depuis deux ans ?

—En effet, le compte est à peu près exact.

—Mais, tu es ruinée ?

Elle eut un mot sublime :

—Dis plutôt que je suis riche, puisque j'ai enfin gagné ton cœur, chéri !

—Ah ! voilà seulement que je devine tout ce qu'il y a, en ton âme, d'affection et de dévouement pour moi.

Et il se remit à ses pieds, ainsi qu'un enfant, lui souriant et la caressant comme lorsqu'il était tout petit.

—Ah ! si j'étais ton fils, que je serais heureux et fier de toi !

Elle tressaillit et ses mains serrèrent plus fortement, un moment convulsées, les mains de Paul.

Un aveu vint, sur ses lèvres, mais elle fut assez forte pour le retenir.

Le meurtre de Gaspard, — du père ! — n'était-il pas entre elle et son fils, les séparant à jamais ?

Le marquis avait été injuste, indigne, cruel !.... mais c'était le père !....

Elle se tut....

— La suite au prochain numéro. —

= Les jours commencent et finissent selon qu'un souvenir aimé se lève ou se tait dans une âme.

= Rien ne console de n'avoir pas ses amis.

= Revoir les êtres aimés pour les perdre un instant après, c'est bien plus souvent aigrir la blessure que la cicatriser.

= La bonté dans les rapports est le principal charme de la vie.

= Il faut qu'un jeune homme sente l'aiguillon de la douleur, s'il ne veut pas sentir l'aiguillon du plaisir.

LA JEUNE MERE AU CHEVET DE SON FILS

Enfant chéri, sur ton berceau,
Dors du sommeil de l'innocence,
Car c'est le rêve de l'enfance
Qui, dans la vie, c'est le plus beau.

Tu tressailles quand je t'appelle,
Tu souris en voyant mes pleurs,
C'est que les humaines douleurs
N'ont pas sur toi posé leur aile.

Je tremble pour ton avenir ;
Qu'il me tarde de le connaître !
Ton bonheur y sera peut-être,
Le mien n'est plus qu'un souvenir

Comme le tien, mon premier âge
S'écoula tranquille et serein ;
Hélas ! bientôt, sur mon chemin,
Au calme a succédé l'orage.

Triste victime du trépas,
Mon époux dort dans la poussière ;
Un jour, près de ta pauvre mère,
Mon fils, tu le remplaceras.....

L'amour, c'est un aimable songe
Qui berce le cœur un instant,
Le monde est un lieu de tourment
Et le bonheur, c'est un mensonge

Enfant chéri, sur ton berceau,
Dors du sommeil de l'innocence,
Car c'est le rêve de l'enfance
Qui, dans la vie, est le plus beau.

FELIX G. MARCHAND.

HYGIENE PRATIQUE

Aération.

On sait que des matières vitales, soit de résidu, s'échappant du corps par la respiration et par les pores de la peau, d'une manière imperceptible, sous forme de gaz, de vapeurs odorantes ou privées d'odeurs, les matières invisibles se répandent dans l'air, lequel perd sa pureté, en proportion de la quantité qu'il en renferme. Si l'air circule librement, il emporte au loin ces *miasmes humains* ; mais, s'il ne circule pas, s'il n'est pas renouvelé, il devient impur jusqu'à pouvoir empoisonner les individus qui le respirent. Plus il y a de personnes respirant à la fois le même air, plus cet air devient rapidement malsain, alors même que ces personnes sont en bonne santé, ce qui explique la production de ces terribles épidémies de scorbut et de typhus, qui se développent sur les grands navires et dans les armées. Pourquoi le paysan se porte-il mieux que l'habitant des villes, quoique moins bien nourri, le plus mal vêtu et soumis à un travail plus rude ? C'est que l'air des villes est moins pur que celui des champs, à cause du nombre de personnes qui vivent dans le même espace ; c'est que l'air des logements est plus vicié encore, parce qu'il circule plus mal, dans des appartements trop petits et trop bien clos.

Mais, si l'homme sain engendre, lui-même, un poison qui peut le tuer, en l'affaiblissant et en le disposant à contracter les plus graves maladies, que ne doit-on pas redouter d'un malade dont les exhalaisons sont nécessairement plus malsaines encore. Et si le malade est forcé de respirer l'air qu'il a vicié par ses propres émanations, n'est-il pas évident que sa guérison sera retardée, et, peut-être rendue impossible ? Et enfin, s'il s'agit d'une maladie contagieuse, comme la rougeole, la scarlatine, la variole, la coqueluche, l'angine couenneuse, etc., ne voit-on pas que le danger de prendre ces maladies sera d'autant plus grand que l'air de la chambre où est le malade sera chargé de l'émanation qui s'échappe de tout son corps ?

Ces courtes explications suffiront, sans doute, pour faire comprendre à tout le monde, mais surtout aux habitants des villes, que l'air des appartements doit être renouveler souvent, et d'autant plus souvent que les chambres sont plus petites et qu'il s'y trouve un plus grand nombre de personnes ; que les salles d'écoles, les ateliers et tous les endroits clos, où se trouvent à la fois, beau-

coup de personnes, sont malsaines, si l'air y circule pas très grandement, que la chambre d'un malade exige un grand renouvellement de l'air, plus impérieusement encore, dans l'intérêt du malade et de ceux qui le soignent, que, dans les affections contagieuses et épidémiques, l'air doit être renouvelé assez fréquemment et assez complètement pour que la chambre n'ait pas la moindre odeur du malade, même le matin, car il est certain que, dans beaucoup de cas, cette précaution suffirait pour assurer la guérison du malade et empêcher la propagation de la maladie aux autres personnes. Ces renouvellements ne doivent pas être une cause de refroidissement qui est aussi pernicieuse pour le malade que le mauvais air. Il faut donc s'arranger pour, concilier ces deux recommandations : Changer l'air, ne pas refroidir.

LE PARFAIT CORDON BLEU

Filet de mouton braisé.

Après avoir paré un filet, on le coupe par tranches très minces, on les met dans une casserole, lit par lit, avec du lard fondu, du persil, de la ciboule, des petits oignons, des champignons. On y ajoute du sel et du gros poivre ; on fait cuire à très petit feu : pour servir on ajoute un peu de jus clair et l'on dégraisse.

Hachis de mouton.

On fait ordinairement ces hachis avec le reste d'un gigot roti ou braisé ; après avoir haché la viande, on fait frire dans une casserole des oignons avec du beurre ; quand ils sont d'une belle couleur, on jette dessus un peu de farine, que l'on remue quelques instants sur le feu, on ajoute ensuite du poivre, du sel et du bouillon ; quand la sauce est réduite d'un peu plus de moitié, on y met le hachis, ensuite on remue le tout et on sert avant qu'il n'ait bouilli.

Langue de cochon fourrée.

Faites blanchir à grand feu une langue de cochon ; enlevez la peau qui la couvre, mettez cette langue dans un vase avec force sel et farine, herbes, de manière à ce qu'elle en soit bien entourée et couverte. Après l'avoir ainsi laissé mariner pendant trois ou quatre jours, on met cette langue dans un boyau de bœuf, de manière à ce qu'il soit bien plein ; on en lie les extrémités, puis on suspend cette langue dans une cheminée de manière à ce que la fumée puisse l'atteindre fortement, et on l'y laisse pendant un ou deux mois, et même plus longtemps. On la fait cuire ensuite dans de bon bouillon et on la sert après l'avoir laissé refroidir.

RECETTES FAMILIÈRES

Moyen pour reconnaître si le café en poudre est mêlé de chicorée.

On remplit un verre d'eau, puis on projette à la surface du liquide le café suspecté. Si le café est pur, il se maintient à la surface. Si, au contraire, il est mêlé à de la chicorée, celle-ci absorbe l'eau immédiatement, tombe au fond du vase et colore le liquide en jaune brun. En examinant cette poudre, on constate qu'elle est molle, ce qui n'arrive pas pour le café, alors même qu'il a séjourné longtemps dans l'eau.

Destruction des punaises.

La poudre de pyrèthre du Caucase remplit admirablement ce but, mais on n'en trouve pas partout. Dans le cas où vous en manquerez, employez le moyen suivant dont je vous garantis l'entier succès.

Prenez un fiel de bœuf frais. Battez-le dans un vase en terre avec la valeur d'un verre de vinaigre, et quand le mélange est fait enduisez en, avec un pinceau de crin, les bois de lit et autres boiserie infectées.

Moyen de faire disparaître l'odeur dans une chambre nouvellement peinte.

Placez au centre de la pièce un vase rempli de charbon de bois allumé, sur lequel vous jetez deux ou trois poignées de gramme de genièvre.

Fermez hermétiquement pendant vingt-quatre heures toutes les issues, même de la cheminée... Après ce temps toute odeur malsaine aura entièrement disparu sans que le panier et les tentures soient altérés.

JEU ET DIVERTISSEMENTS

No 13 — ANAGRAMME.

Afin qu'il y consigne
Certains trait de l'auteur,
Mon UN pour l'imprimeur
Est un utile signe.

Avant qu'on ne le livre
Aux regards du lecteur,
Mon DEUX chez l'éditeur
Accompagne le livre.

Solution du problème proposé dans le n° 7 du JOURNAL DES FAMILLES :

No 11.—ANAGRAMME. Les mots sont : GRENAT, TANGER, GERANT.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

•• La marraine de la petite Berthe, à sa filleule :
—Voyons, ma mignonne, qu'est-ce que tu demanderas, cette année, au petit Noël ?

—Je lui demanderai d'être un petit garçon ; je trouve qu'il y a assez longtemps que je suis une petite fille !

•• Les parents de la petite Jeanne invitent à dîner un monsieur qui a le malheur d'avoir un dos comme Polichinelle. Mais, craignant de la part de leur fillette des réflexions d'enfant terrible, ils lui font la leçon par avance.

—Surtout, lui recommandent-ils, ne dis pas à ce monsieur qu'il est bossu.

La petite promet, et effectivement ne bronche pas pendant tout le dîner. Seulement, au dessert, elle se lève, s'approche de l'invité et, lui caressant le dos, dit d'un air câlin :

—Il n'est pas bossu, le monsieur, pas du tout bossu !

Quelqu'un disait l'autre jour à une bonne femme de la campagne qui venait d'enterrer son homme.

—Comment, votre mari est mort sans secours ! Il n'y avait pas là un médecin ?

—Ma foi ! non, monsieur ; chez nous, nous mourons nous-mêmes.

•• A la campagne.

Le percepteur des contributions passe devant un confortable cottage. Il s'en élance un affreux petit roquet, qui se jette sur le bas de son pantalon et le réduit en franges lamentables.

—Horrible bête ! s'écrie le percepteur en brandissant sa canne.

Sur le seuil de la porte, le propriétaire sourit.

—Et vous l'avez taxé comme un chien d'agrément ! Vous allez le décrever au moins !

•• Un capitaine de cavalerie a besoin de baladone et envoie son ordonnance chez le pharmacien pour chercher ce médicament.

—Votre capitaine demande de la belladone ?

—Oui.

—Très bien. A-t-il une ordonnance ?

—Oui.

—Où est-elle ?

—C'est moi.

Le pharmacien sourit.

—Non ; vous ne comprenez pas. Ce n'est pas vous qu'il me faut. C'est une autre ordonnance, celle du major.

—Ah ! celle du major.

—Oui.

—La voilà justement qui passe ! [Appelant dans la rue]. Pst ! monsieur a besoin de toi. Il va te donner quelque chose pour mon capitaine.

—Mais non, ce qu'il me faut, c'est une ordonnance écrite.

—Mais nous ne connaissons pas cela au régiment.

Les deux soldats sont partis sans savoir pourquoi le pharmacien faisait la baladone.

•• Dans un café.

Un gros monsieur s'est endormi sur la table de marbre. Un joueur de billard l'aperçoit, prend sa craie et se met à écrire des chiffres sur le dos du dormeur.

Sur quoi, celui-ci se réveille et se retourne furieux.

—Tipe-tipe fait l'autre, moi qui croyais qu'on pouvait compter sur

•• Deux auteurs incompris promènent leur noire mélancolie et dissertent amèrement sur l'injustice des contemporains.

—Voyez dans quel état je suis ! fait l'un d'eux. Et pourtant j'ai passé ma vie toute entière à écrire pour le théâtre ; j'ai chez moi des tas de pièces !

—Et moi donc, mon cher ! J'en ai même sur ma redingote !

—Oui, mon enfant, disait une maman à sa fillette, la Lune est habitée comme la Terre.

—C'est impossible, répondit Lili.

—Pourquoi cela ?

—Eh bien, alors, où se mettraient les habitants quand la Lune n'est qu'un petit croissant ?

•• Pour rapporter un souvenir du Havre, la famille Dulopin a acheté un magnifique perroquet sachant parler, à un marin qui venait d'Amérique et qui l'avait gardé plusieurs mois à bord.

L'oiseau fut installé dans une superbe cage ; mais bientôt on s'aperçut qu'il s'ennuyait, bien qu'elle fût dorée ; aussitôt M. et Mme Dulopin firent l'acquisition d'un perchoir luxueux ; Coco, dédaigneux du perchoir comme de la cage, devenait de plus en plus mélancolique.

A bout d'inventions, M. Dulopin eut un matin une idée de génie.

—Cet oiseau s'ennuie, il ne parle pas, parce qu'il a l'habitude de la mer ; ce perchoir, cette cage sont immobiles, c'est le roulis et le tantage qu'il lui faut.

Aussitôt les deux époux prennent une corde, la saisissent chacun par un bout, posent au milieu le perroquet et se mettent à le balancer doucement. Coco, alors lève la tête, son œil s'arrondit, son bec s'ouvre et il dit :

—Mais n. de D. vous allez me f... par terre.

•• En police correctionnelle :

—Pourquoi n'avez pas rendu le billet de banque que vous avez trouvé ?

—Pardon, mon président, je l'ai rendu.

—A qui ?

—Je l'ai rendu... à la circulation.

•• Les naïvetés usuelles de la conversation :

Deux amis se rencontrent.

—Comment, c'est toi ?

—Mais oui.

—Tu es donc à Paris ?

—Comme tu vois.

•• Dans une ville du Midi, en cour d'assises.

L'avocat.—Pardon, monsieur le président, veuillez, je vous prie, demander au témoin de quelle forme était la clé.

Le président, sur l'instance de l'avocat, adresse la demande au témoin, quoiqu'il ne fût nullement question de clé dans l'affaire.

Le témoin, ahuri, déclare qu'il ne sait pas de quoi on lui parle.

L'avocat bondissant.—Je supplie messieurs les jurés de ne pas oublié cette réponse du témoin !

Puis, bas, à un de ses confrères :

—Je me sers souvent de cette clé. Tu ne saurais croire ! mon cher, le trouble qu'elle porte dans l'esprit du jury, [Historique.]

•• Cri du cœur.

Hier, à l'arrivée d'un train qui avait subi deux heures de retard, une jeune femme qui attendait son mari se jette dans ses bras.

—Oh ! te voilà, comme j'avais peur ! Qu'est-il donc arrivé ?

—Presque rien : à la gare de Poissy, nous avons tamponné un wagon plein de bestiaux ; mais fort heureusement, les animaux seuls ont souffert.

Alors, elle, naïvement :

—Et tu n'es pas blessé ?

LISTE DE NOS AGENTS

- A Québec : M. F. BELAND, 264, rue Saint-Jean.
Ottawa : MM. P. C. GUILLAUME, coin des rues York et Sussex, et MICHEL RATTEY, 298, rue de l'Eglise.
Lévis : MM. MERCIER & Cie.
Joliette : M. ALBERT GERVAIS.
Saint-Hyacinthe : M. CHARPENTIER.
Hull : M. JOSEPH CHARRETTE.
Saint-Jérôme : M. R. MAILLIOT.
Lancette : M. J. N. CREPEAU.

Album Musical du Journal des Familles

PLUS ON EST DE FOUS PLUS ON RIT A TABLE

PAROLES DE X***, MUSIQUE DE X***

Plus on est de
Tous plus ou de la table Plus ou de leur plus fâcheux est
Et nous nous tous du de let-
ta de. Plus ou est à la table plus on est de tous

Plus dans un repas
Est nombreuse troupe,
Plus dans un repas
On fait de fracas ;
Avec plus d'appas
On vide la coupe ;
On a plus de plats,
L'un sert l'autre coupe.
Plus dans un repas
Est nombreuse troupe.
Plus d'un un repas
On fait de fracas.

Je bois à chacun,
Je bois à chacune,
Je bois à chacun
D'abord en commun.
Et crainte qu'aucun
N'ait de la rancune,
Je bois à chacun
Plutôt deux fois qu'une.
Je bois à chacun,
Je bois à chacune,
Je bois à chacun
D'abord en commun.

Portant des santés
Bien mieux je me porte,
Portant des santés
De tous les côtés,
Je bois aux beautés,
Et je vous la porte.
Vous, laquais, sortez,
Qu'on ferme la porte.
Portant des santés
Bien mieux je me porte,
Portant des santés
De tous les côtés.

En faisant raison
J'enivre la mienne ;
En faisant raison
Je bois à foison,
Ami, sans façon,
Rien ne te retienne ;
Bois à ma Fanchon,
Je bois à la tienne.
En faisant raison
J'enivre la mienne,
En faisant raison
Je bois à foison.

Bien ou mal traité,
Buvons-y, qu'importe !
Bien ou mal traité,
Buvons leur santé.
Car plus la beauté
Que mon cœur transporte
A de cruauté,
Plus la dose est forte.
Bien ou mal traité,
Buvons-y, qu'importe !
Bien ou mal traité,
Buvons leur santé.

A moi, Bourguignon,
J'ai la courte haleine ;
A moi, Bourguignon,
Mon cher compagnon.
La soupe à l'ognon
Rend la tête seime ;
Fais-m'en, mon mignon,
La terrine pleine.
A moi, Bourguignon,
J'ai la courte haleine ;
A moi, Bourguignon,
Mon cher compagnon.

NOUVEAU FEUILLETON {

Nous commencerons dans quinze
jours un grand roman intitulé

L'ABBAYE DE CARROW